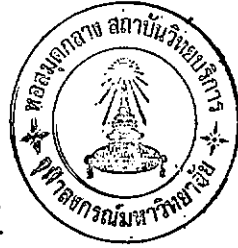


CHAPITRE II



LES MOYENS D'EXPRESSION

Les moyens d'expression sont comme la manifestation perceptible des idées, états de conscience, sensations ou sentiments divers. Cette communication peut se réaliser sur la scène de plusieurs manières. Comme nous l'avons déjà vu dans le chapitre précédent, le geste, l'action, l'immobilité, le vêtement en constituent un aspect mais la langue est certainement le meilleur moyen de réaliser cette communication. Or chaque auteur a son style propre, c'est-à-dire sa façon particulière pour exprimer sa pensée, ses sentiments. Dans ce chapitre, nous allons comparer la langue et le style de Molière et de Courteline. D'ailleurs, puisque quelques pièces de ces deux auteurs sont écrites en vers, nous allons faire également une comparaison de leur versification.

La Langue

Du point de vue d'un puriste. Molière écrit mal. En leur temps déjà, Fénelon, La Bruyère, Vauvenargues,

Voltaire même le lui ont reproché. (1) On lui a reproché d'écrire lourdement et de semer sa langue de jargon et de galimatias. De fait, dans sa langue, il y a des négligences. (2) Mais, étant donné que Molière écrit pour le théâtre

non seulement cela ne s'aperçoit pas à l'audition quand l'acteur noie ces imperfections stylistiques dans le torrent de sa diction, non seulement ce sont des fautes excusables chez un auteur dramatique, ce sont de heureuses fautes, Félix culpa ! (3)

Molière écrit gros pour être entendu de loin, comme le peintre qui peint une fresque dessine plus grand que nature parce que son oeuvre sera vue de loin. (4)

Si Molière, à cause des négligences que l'on peut relever dans son oeuvre, n'a jamais beaucoup plu aux puristes, cela ne veut pas dire qu'il lui manque le génie de la langue. En réalité, la richesse de la langue de cet auteur est très grande. Molière s'interdit généralement les mots d'auteur et laisse parler chacun de ces personnages la langue de sa culture, de sa classe sociale ou de sa province. Ayant côtoyé tous les milieux,

(1) P.G. Castex, P. Surer et G. Becker. Manuel des études littéraires françaises, XVIIe siècle (Paris : Hachette, 1969) p. 129.

(2) René Bray, Molière, homme de théâtre (Paris : Mercure de France, 1972) pp. 219-20.

(3) Ibid., p. 220.

(4) Jean Calvet, Petite histoire de la littérature française (Paris : J. de Gigard, 1969) p. 93.

il connaît la vérité de leur langage. De là, le franc-parler, opposé à l'affectation d'expression des précieuses ou des pédantes; tel est le cas de Martine chassée par Philaminte pour avoir commis une faute de grammaire. (1) De là aussi l'onction dévote des paroles de Tartuffe. La richesse de sa langue tient à ces différences de registre verbal ainsi qu'aux redondances, aux accumulations ou délires jargonnants. Molière connaît le beau langage, après lequel Monsieur Jourdain court, aussi bien que le vocabulaire de la médecine duquel les médecins s'enivrent. Les servantes dans l'oeuvre de Molière truffent leur français de locutions de leur province. Le patois qui envahit l'acte II de Don Juan est vrai. Dans le théâtre moliéresque, les valets parlent un langage boursofflé dans leurs vaines tentatives de s'exprimer avec l'élégance de leur maître. (2) Si l'on veut juger de la pureté dont Molière peut faire preuve, il suffit de se retourner vers la prose poétique prêtée aux aristocrates de certaines pièces : ainsi dans la tirade où Don Juan justifie :

(1) Molière, Les Femmes savantes, II, 6.

(2) P. Brunel, et al., Histoire de la littérature française (Paris : Bordas, 1972) p. 242.

les "maximes" de son immoralité, la prose de Molière est prosodie : elle s'ordonne en mètres achevés, de longueur variée et d'égal harmonie et devient quelque chose de solennel :

Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer
 Au premier objet qui nous prend
 Qu'on renonce au monde pour lui
 Et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ?
 La belle chose de vouloir se piquer
 D'un faux honneur d'être fidèle,
 De s'ensevelir pour toujours
 Dans une passion
 Et d'être mort dès sa jeunesse
 A toutes les autres beautés
 Qui nous peuvent frapper les yeux ! (1)

Tout cela efface peut-être la prétendue incapacité de Molière à "bien" écrire.

Comme le comique grec Aristophane, qui égale parfois la pureté de Platon, mais annonce la truculence de Rabelais quand il fait parler les paysans, Molière dispose d'un instrument admirablement souple et toujours maîtrisé. (2)

Pour ce qui est de Courteline, Monsieur Pierre Bornecque admire sa langue en disant :

Trois siècles après Rabelais, un écrivain s'est servi de la langue française comme d'un instrument propre à lui fournir d'innombrables éléments pour

(1) Molière, Don Juan, I, 2.

(2) P. Brunel, et. al., op. cit. n. 242.

s'exprimer toujours de façon claire et parfaite en bon ouvrier du mot, probe, travailleur, ayant conscience des difficultés de son art: c'est Courteline.(1)

Pensant à Molière , il dit encore :

Deux siècles après Molière, [Courteline] s'est servi avec le même bonheur et la même maîtrise de l'instrument merveilleux du langage français, écrivant comme lui dans une langue que tout le monde comprend, employant des mots simples, clairs, précis, toujours à leur place dans la bouche de ses personnages et au moment où ils doivent les utiliser, ayant la passion du mot juste, pur, net, de la langue dépouillé et classique... (2)

Comme Molière, Courteline fait appel toute la palette des mots en empruntant chaque fois que c'est nécessaire à toutes les langues possibles. Ses personnages utilisent une langue différente selon la classe sociale à laquelle ils appartiennent. Courteline n'hésite pas à employer la langue vulgaire et incongrue, tant il est vrai que l'homme oublie facilement la correction surtout dans les classes populaires . Ainsi Monsieur Badin n'hésite pas à parler de son derrière. Dans Boubouroche le Monsieur apprend à Boubouroche qu'il est "cocu", "jobardé et cocufié", qu'Adèle est une petite "gueuse" qui va être qualifiée par son amant de "la dernière des coquines."(3)

(1) Pierre Bornecque, Le Théâtre de Georges Courteline (Paris : A.G. Nizet, 1969) p. 123.

(2) Loc. cit.

(3) Georges Courteline, Boubouroche I,3.

La langue familière est utilisée aussi dans son théâtre : nombreux exemples dans Boubouroche : "tenir la queue de la poêle", "un chien coiffé", "payer les pots cassés". De même, on peut trouver des exemples de cette langue familière dans La Cruche : "Pauvre trognon", "L'affaire est tombé dans le lac." etc.

A côté de la langue familière, Courteline connaît aussi la langue noble employée par le Monsieur dénonciateur d'Adèle dans Boubouroche : il s'exprime avec élégance et presque avec la préciosité de l'honnête homme digne du grand siècle : "Combien je suis fâché, Monsieur, d'avoir à vous gâter...les illusions où vous vous complaisez." (1) Les paroles d'Évangile qu'évoque Adèle montrent bien que la langue de la religion n'est pas étrangère à Courteline (2) pas plus que les termes de la police qui apparaissent dans Le Commissaire est bon enfant; en voici quelques exemples : "Je vous autorise

(1) Georges Courteline, Boubouroche I, 3.

(2) Ibid. II, 2 .

à sortir avec un revolver sur vous", "...aux ordres du gouvernement que j'ai l'honneur de servir, je suis ici pour appliquer les lois", "J'aurais l'oeil sur cet anarchiste." Richesse encore grande quand il s'agit de son vocabulaire juridique qu'il utilise dans Les Balances, L'Article 330 et La Conversion d'Alceste. En voici quelques exemples dans Les Balances "La loi voulant que dans les causes entre particuliers le gagnant paie pour le perdant si le perdant est insolvable...", "...armé de l'article qui prévoit et punit le délit de blessure par l'imprudence, il m'assigna." Dans L'Article 330, l'huissier annonce : "Le Ministère public contre La Brige. Outrage public à la puderie." Et la lecture de l'huissier dans la scène 4 de La Conversion d'Alceste justifie la connaissance du vocabulaire juridique de Courteline : "le pour-acquit des frais", "ceux du procès que vous avez gagnés", "juge impartial" etc. Et tout cela étonne Monsieur Bornecque :

Avec quelle précision ! A croire qu'il disposait d'un dictionnaire de droit ou d'un code civil à portée de sa main, lui qui n'avait même pas la deuxième partie du baccalauréat ! (1)

(1) Pierre Bornecque, op. cit., p. 134.

Tout comme Molière, Courteline, lui aussi, peut s'exprimer en belles tirades, en prosodie ; par exemple écoutons un peu le récit de la promenade du respectable Baron Larade. Courteline multiplie les vers blancs et les épithètes destinés à faire comprendre quelle beauté la nature offrait ce jour-là. Voici un morceau de poésie en prose :

Il était huit heures environ,
 Il faisait un temps magnifique.
 J'allais au hasard de la marche,
 Buvant à pleins poumons
 L'air pur de la campagne,
 Bénissant le Seigneur notre Dieu
 D'avoir fait la nature si belle,
 Et moi si digne de la comprendre.
 Dans mon dos, Anatole trottait,
 Goûtant, lui aussi, la douceur
 De cette ineffable matinée. (1)

Selon Messieurs Lagarde et Michard, ce qu'il faut admirer dans cette églogue, "c'est le dépouillement et la plénitude d'une langue toute "classique " : l'auteur de tant de dialogues familiers était aussi un grand écrivain." (2)

(1) Georges Courteline, Le Gendarme est sans pitié, scène 2

(2) André Lagarde et Laurent Michard, XXe siècle (Paris : Bordas, 1966) p. 72.

Le Style

La grandeur, l'étonnante puissance du style de Molière, c'est qu'il n'a pas de style. Entendons que chacun de ses personnages si divers, si profondément différents de caractère et de condition, a non pas le style de Molière mais le style ou l'absence de style qu'il aurait réellement dans la vie (...). Il n'y a pas de style de Molière. Il y a seulement le style d'Arnolphe, ~~Celui~~ d'Agnès, le style de Mme Pernelle ou celui d'Orgon, d'Elmire, de Tartuffe... (1)

Telle est l'opinion de Daniel Mornet sur le style de Molière. En effet, Molière sait prêter à chaque personnage une manière personnelle de s'exprimer en accord avec son caractère et avec sa condition. Dans Le Bourgeois Gentilhomme, aucun personnage n'a le même style. On peut insister sur la simplicité, la familiarité du langage populaire de Madame Jourdain. Dès sa rentrée, elle emploie un ton et un vocabulaire qui la caractérisent immédiatement :

Ah! ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde de vous être fait enharnacher de la sorte et avez-vous envie qu'on raille partout de vous? (2)

(1) Daniel Mornet, Molière l'homme et l'oeuvre (Paris : Boivin, 1943) P: 183.

(2) Molière, Le Bourgeois gentilhomme, III, 3

Et elle peut attaquer directement son mari : "Vous êtes fou mon mari, avec toutes vos fantaisies et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse." (1)

Etant bourgeois, Monsieur et Madame Jourdain n'hésitent pas à utiliser la facilité de la langue parlée. Monsieur Jourdain dit : "C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA," (2) au lieu de dire "Ç'aurait été...". Madame Jourdain est à l'aise en disant : "Je veux un homme (...) qui m'ait obligation de ma fille," (3) au lieu de dire plus correctement : "...qui me soit obligé, au sujet de ma fille."

Au contraire, le style des "maîtres" est élégant recherché et propre à leur condition et à leur profession. Cependant, chaque maître a son propre style. Comparons

(1) Loc. cit.

(2) Loc. cit.

(3) Ibid., III, 13



celui des deux maîtres plus étroitement unis, le maître à danser et le maître de musique.

Le maître de musique est un homme intéressé.

Peu lui importe que Monsieur Jourdain ne soit pas un homme de goût. Il exprime sa joie d'exploiter le bourgeois. Il a d'amusantes formules imagées : "la meilleure façon de louer est de louer avec les mains." (c'est-à-dire en payant). Sa façon de s'exprimer est brillante et il établit d'élégants pararellisme de mots : "il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui." Il est plein d'assurance et professe sur un ton tranchant des opinions péremptoires. (1)

Le maître à danser est plus idéaliste. Il a le culte de son art et l'approbation éclairée des gens de goût a plus de prix pour lui que la plus généreuse récompense. La passion de l'argent est à ses yeux une marque de bassesse. Il ne manque pas de délicatesse. Il exprime sous une forme atténuée ses sentiments les plus forts : " Les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide." ; et

(1) Ibid., I, 100.

ses convictions les plus profondes : "mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent," il évite de manifester entièrement et directement au maître de musique sa désapprobation. L'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement." (1) Ainsi, le style de chaque personnage molièresque ne dépend pas seulement de sa condition mais aussi de son âme.

Molière sait aussi donner au même personnage un style différent selon les circonstances, selon les divers sentiments qui l'agitent. Ainsi Madame Jourdain, qui tient aux traditions et même aux préjugés de cette bourgeoisie que son mari veut renier, abandonne son langage populaire à l'acte IV scène 2 quand elle surgit et interrompt les ridicules compliments dans lesquels s'empêtre Monsieur Jourdain. Sa véhémence à l'égard de son mari ne s'accompagne pas d'injures. Ses reproches sont pleins de dignité et de mesure, elle reste déferente dans le ton

(1) Loc. cit.

avec Dorante et Dorimène, tout en leur disant leur fait. (1)

De même quand Tartuffe avoue à Elmire :

Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude ;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude ;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît. (2)

il n'est plus un vulgaire sacristain; dans cette scène de

(1) MADAME JOURDAIN (A M. Jourdain) Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma soeur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie tandis que vous m'envoyez promener. [A Dorante et à Dorimène] Il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grand'dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous de mettre de la dissension dans un ménage et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.
Molière, Le Bourgeois gentilhomme, IV, 2.

(2) Molière, Tartuffe, III, 3.

sa première déclaration faite devant Elmire,

il devient un raffiné qui parle la langue des traités spirituels, et trouve pour séduire Elmire des arguments qui ne sont pas loin de la troubler. (1)

Tel est le caractère essentiel du style dans l'oeuvre de Molière. Le style de Courteline n'est pas très éloigné de celui de Molière : la plus grande qualité de Courteline vient du fait qu'il est toujours adapté non seulement aux divers personnages mais aussi aux situations dans lesquelles ils se trouvent .

Dans Les Balances, L'Article 330, La Conversion d'Alceste

le style juridique est utilisé par toutes les professions touchant à la Justice , présidents de tribunaux, huissiers, substituts, avocats, mais chacun possède le sien et c'est le mérite de l'auteur d'avoir su les distinguer. (2)

Prenons un exemple sur le style correspondant au type du personnage sur La Paix chez soi. Dans cette pièce, on trouve le style des feuilletons chez Trielle quand il se relit ou improvise. Etant "homme de lettres", Trielle parle dans un style très soigné , les paroles comme "miséricorde", "grandeur d'âme", "me présenter, jusqu'à ce que mort s'ensuive, du souvenir de tes bienfaits", "phénix qui renaît de ses cendres" se trouvent non dans son

(1) Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle tome II, (Paris : Domat, 1956) p.317

(2) René Bray, op. cit. p. 159.

livre mais dans sa bouche quand il se dispute avec sa femme. (1)

Comme Molière, Courteline sait changer le style du personnage selon les situations, les circonstances..

Ainsi Boubouroche, habitué à un style si châtié, lance à son ami qui fréquente le même café et qui ne sait pas conduire la manille : "Tu la conduis comme une charette à bras, comme une soupière, comme un tire-botte."(2)

Le style juridique de l'huissier dans L'Article 330 change aussi au cours de son constat. Il commence sur un ton conforme à celui normalement utilisé dans ce cas. Mais étant dans "la salle d'audience au Palais de Justice", il semble s'en écarter dans sa description du "derrière" de La Brige qu'il désigne par une étrange périphrase, unique en son genre :

L'an 1900, le 21 septembre, j'ai, Jean, Alfred, Hyacinthe (...), Legruyère, huissier près le tribunal de première instance séant à Paris, été requis par la Société des Transports Electriques de l'Exposition de 1900, aux fins de dresser dû et légal constat contre La Brige, Jean-Philippe, comme contrevenant habituellement aux lois sur la morale publique et scandalisant par l'exhibition constante de sa nudité la pudeur des personnes véhiculées du Champ-de-Mars aux Invalides, au moyen du Trottoir Roulant (...). Nous avons nettement distingué, au fond d'un appartement révélé à tout un chacun par l'écartement d'une croisée grande ouverte, une sorte de sphère imparfaite, fendue dans le sens de la hauteur, offrant assez exactement l'aspect d'un

(1) Georges Courteline, La Paix chez soi, scènes 1, 2.

(2) Georges Courteline, Boubouroche, I, 1.

trèfle à deux-feuilles, et que nous avons reconnue pour être la partie inférieure et postérieure d'une personne courbée comme pour baiser la terre. (1)

La Versification

Molière a choisi la forme versifiée pour plusieurs de ces grandes comédies : L'Ecole des femmes, Tartuffe, Le Misanthrope, Les Femmes savantes par exemple. En effet les comédies de Corneille qui avaient obtenu un réel succès étaient en vers. D'ailleurs les courtisans ont protesté en 1668, contre L'Avare : il était abusif, d'après eux, d'infliger au spectateur cinq actes en prose.

Quant à Courteline, ses oeuvres sont généralement en prose. Cependant son amour de la poésie se reflète de temps en temps dans son oeuvre. En 1902, Jules Claretie, administrateur de la Comédie Française, demande à Courteline un à-propos en vers dans le style de Molière, pour célébrer comme c'était la coutume avant 1914, un nouvel anniversaire de la naissance de Molière. (2)

Courteline écrit donc La Conversion d'Alceste, pastiche du Misanthrope. Il s'explique :

J'ai voulu avoir dans mon répertoire une pièce de forme classique et J'ai écrit un petit acte. C'est en réalité un passe-temps littéraire qu'il ne me

(1) Georges Courteline, L'Article 330.

(2) Pierre Bornecque, op. cit., p. 30.

déplaît pas de voir représenter. (1)

Il serait trop long et fastidieux d'examiner toutes les œuvres en vers de Molière pour comparer sa versification à celle de Courteline, nous nous bornerons donc à la comparaison entre Le Misanthrope de Molière et le pastiche La Conversion d'Alceste de Courteline pour souligner que les mêmes qualités se trouvent dans leur versification.

Tout d'abord, il faut remarquer que Le Misanthrope comporte 1805 vers tandis que ce "petit acte" de Courteline a 523 vers, ce qui, pour cinq actes, dépasserait largement les 2068 vers de la plus longue des comédies de Molière. (2)

En général, les vers dans les pièces de Molière sont des alexandrins coupés régulièrement à l'hémistiche comme dans ces exemples :

Je vous vois accabler / un homme de caresses,
Et témoigner pour lui / les dernières tendresses,
De protestations, / d'offres et de serments
Vous chargez la fureur / de vos embrassements;

(1) Albert Dubleux, La Curieuse vie de Georges Courteline (Paris : Horay, 1958) p. 109.

(2) Aucune comédie en cinq actes de Molière ne compte plus de 2 068 vers et c'est L'Etourdi ; L'Ecole des femmes, et Les femmes savantes en ont 1 778.

Les coupes de vers de Molière, par exemple, sont de type classique, régulières, coupées à l'hémistiche, (1)

Les 523 vers de La Conversion d'Alceste sont aussi de type classique et régulièrement coupés à l'hémistiche ; en voici quelques exemples :

Philinte, je vous sais / bon gré de vos avis;
Je les ai médités / longuement, puis suivis,
Et, cet aveu peut-être / a lieu de vous surprendre,
Je conviens que la vie / est à qui sait la prendre.
Oui, c'est mal rendre hommage / à la divinité
Que fixer sur son oeuvre / un oeil trop irrité. (2)

Mais dans Le Misanthrope, comme dans les autres pièces de Molière, nous pouvons trouver les vers re-présentant des coupes différentes qui soulignent les intentions de l'auteur. Il veut, par exemple, faire ressortir certains sentiments des personnages (ex : indignation, révolte, colère) ou certaines figures de style (précautions oratoires, redondances...)

Moi, / votre ami ? / Rayez cela de vos papiers. (Vers 8)

Qu'injustice, / intérêt, / trahison, / fourberie; (vers 94)

Pour moi, / je voudrais bien que, / pour vous montrer
mieux, (vers 1075)

Et que voudriez-vous, / Madame, / que j'y fisse ?
(vers 1081)

C'est de dire, / croyant adoucir bien son style :
(vers 1157)

Nous pouvons trouver aussi dans La Conversion d'Alceste des coupes différentes par lesquelles Courteline suggère lui aussi ses intentions : indécision, colère, fierté, par exemple.
Soit ! / Mais me force-t-il à les signer ? / En somme,
(vers 27)

(1) Molière, Le Misanthrope, I, 1

(2) Georges Courteline, La Conversion d'Alceste (vers 1-6)

Morbleu, / non! / Le scrupule où votre humeur se bute
(vers 95)

Vous me flattez. / Touchez encor là, / je vous prie
(vers 115)

Pour ce qui est de la rime dans l'oeuvre de Molière, on peut citer la parole de Boileau qui admirait la facilité de l'auteur: "Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime."

En général, dans l'oeuvre de Molière les rimes sont suffisantes :

Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue,
Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice, on garde des mesures;
(vers 135-142)

Les rimes dans La Conversion d'Alceste sont aussi généralement suffisantes :

C'est aller loin, sans doute, et véritablement,
Votre sagesse encore en est au bégaiement.
Je la vois, pour ma part, assez mal renseignée,
J'étant tout à la fois le manche et la cognée,
(vers 277-280)

Dans Le Misanthrope existent de nombreuses

rimes riches :

Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie; (vers 93-94)

Contre elles dans mon coeur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
(vers 449-450)

La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable; (vers 718-719)

Et on sent que Courteline veut rivaliser avec

Molière :

Célimène, à mes vœux souple et conciliante,
Reflet, à s'y tromper, des grâces d'Éliante, (vers 79-80)

Vrai ?... Les griefs d'hier ?... L'histoire du sonnet?...
Et les sévérités prises sous mon bonnet?... (vers 149-150)

Ma verve, qui vous doit de s'être corrigée,
Reste donc, croyez-le, votre bien obligée. (vers 159-160)

Dans Le Misanthrope on trouve plusieurs sons
ouverts et longs qui riment avec des sons fermés et courts:
lasse - race (v. 85-86), grâce - place (v. 435-436),
nous - tous (v. 559-560), disgrâces - traces (v. 981-982),
avantage - âge (v. 985-986).

Courteline se permet aussi de faire la même
chose : merci - enforci (v. 9-10), prie - flagornerie
(v. 116-117), superflus - plus (v. 129-130)

Enfin il semble étonnant que Molière ait laissé
une rime employant le même mot dans deux sens différents,
procédé interdit par les poètes classiques :

- C'est pour rire je crois.

Non en aucune sorte;
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.
(vers 741-742)

Plus étonnant encore, quand on trouve que

Courteline utilise le même procédé :

-- Peut-être
 -- Engraisé;
 -- Mais...
 -- J'admire en vous...
 -- De grâce!
 -- ...Ce soupçon d'embonpoint qui n'exclut point la grâce;
 (vers 111-112)

Tels sont les caractères communs que nous pouvons trouver dans la versification de Molière et dans celle de Courteline.

Enfin pour faire une preuve plus évidente qui assure l'idée que Courteline a bien étudié les pièces de Molière et essaie d'imiter ce grand auteur classique, nous citons quelques souvenirs visiblement empruntés au théâtre de Molière :

"Aussi, sans m'aveugler aux défauts qu'on lui
 treuve" (v. 11)
 rappelle le vers 226 du Misanthrope :

"Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui
 treuve".

"Gros gras le teint frais, l'oeil vif" (v. 130)
 rappelle le vers 234 de Tartuffe :

"Gros et gras le teint frais, et la bouche
 vermeille".

"Ah! Reprenez Paris! Ah! j'aime mieux ma mie!(v.154)
 rappelle les vers 398 - 399 du Misanthrope
 "Reprenez votre Paris,
 J'aime mieux ma mie, au gué !"

Le deuxième sonnet fait allusion à celui qui fut écrit par Molière pour Le Misanthrope. (vers 170-183).

De même le rappel des noms de Flipotte (avec une faute d'orthographe, ce nom ne portant qu'un seul t dans Tartuffe) et de Monsieur Loyal donné à l'huissier, l'évocation de personnages de Molière comme Clitandre et Sganarelle (v.405), certains "mots de nature" comme "le pauvre homme" cité quatre fois (v.414-421) empruntés à Tartuffe montrent bien que Courteline se souvient toujours de Molière.

Donc, il n'est pas très étonnant que les moyens d'expression de ces deux auteurs aient des qualités communes. Leur langue est caractérisée par la riche connaissance de la langue française : les termes techniques, la langue vulgaire, la langue de la noblesse, rien ne leur est inconnu, tout entre dans leur vocabulaire et leur fournit un arsenal où ils puisent pour enrichir leur phrase. Chacun possède un style riche, varié, toujours adapté aux personnages et changeant selon leur situation. Dans sa pièce en vers, Courteline choisit le même type de versification utilisé par Molière, reprend ses souvenirs du théâtre de ce grand auteur d'une telle façon que nous sommes autorisés à penser qu'il a la volonté de rappeler son "grand ancêtre".